
Les Ténèbres me remplissent de vie. Je danse dans les brasiers aux pardons intérieurs. Je pleure des silences à genoux devant les étoiles hystériques. Je lave mes yeux de mes tristesses fécondes, perlant des peaux en désirs de grâce. Je rie des soleils aux cristaux vivants. Je me recueille dans les brasiers ou sourient les astres baignés de lumières d'auréoles, qui inventent des mains crénelées d'onirismes défendus. Les Puissances d'azur ineffables. La vie m'a construit, nourrit, structuré dans des mécanismes désespérés, ou les larmes de l'existence enténébrée, convoitées d'araignées jalouses, tordues, infâmes, tendaient les charmes atroces, des voluptés hypocrites, des lèvres maléfiques. Ensorcellées par les exils consummés, noirs. Là ou mes degrés lacrymaux existentiels, me découpaient, dans des géhennes proches d'un Lucifer incarné. Vierge. Une acuité, d'une intensité chue, d'une orchestration infusée d'affres intérieures, ployant sous des chevelures damnées. Là, ou les soleils du bonheur m'était interdit. Je suis né dans une famille croyante, plus précisément chrétienne. Ma famille m'a inculqué l'amour du Seigneur, de la foi en la providence. Mon papa était un chrétien bouleversant, fantastique, unique, et révélait la quintessence de la créature célébrant, fêtant, adorant, l'incarnation du Verbe. Le christ Jésus représentait la sainteté infinie, la force de l'amour, la personnalité brûlée d'ivresse,

de mysticité accomplie, la biologie féconde du Créateur au visage humain, le plus parfait. La religion pour mon père avait été salvatrice et même prophétique, je dirais révélatrice d'une esthétique, d'une beauté existentielle, qui lui avait permis d'accepter et d'aimer ce monde, malgré ces laideurs inavouables, ces tortures mentales irréflechies, ses enfers omniprésents, ses fontaines en semences croulant, sous ses épileptiques traumatismes jalonnés, égrenant l'image d'un monde apparemment incompréhensible, illogique, absurde, imparfait, impur. La littérature du monde écrite, pensée, dépeignant cette réalité et la traduisant, interrogeant cet univers voué au mal, au culte de l'athéisme, à la souffrance et à la mort, apparaissait comme gangrenée, enkystée, paralysée par des forces obscures, à des degrés d'inhumanités nourries, par les orgasmes d'un Thanatos jouisseur d'une réalité gouvernant l'univers, dans une matrice étrangère au corps du Dieu, incarnant le Verbe. Papa avait avant sa conversion un mal être intérieur, une personnalité nourrie, dévorée, par des appétences aux lumières tièdes et douces du désespoir. Papa était un être, un homme malheureux, perlé d'inessentielle nostalgie qui dévorait son être, en des impuissances à communiquer avec cette doxologie nauséabonde, fumeuse, efflanquée par des singularités perceptives, des visions personnelles, typiquement celles d'un esprit très brillant, très fin, véritablement raffiné, mais qui, malheureusement, avant sa conversion, face à face avec la Vérité, ses semences primales originelles, dégorgées par les désespoirs de peau, l'avait conditionné à ne pas aimer ce cosmos larvé, habité, par des éveils représentatifs au corps du mal, et dont les actualités présentes et passées, composant le réel, en sont alimentées à pléthore. Mais papa, malgré ses cicatrices émotionnelles, « ses incompréhensions mythologiques », ses artefacts intimes morcelés de désespoir, ses nostalgies diffuses, prolixes, élaborées par

des idées sur la condition humaine, demeurait malgré tout un homme responsable et véritablement raisonné. Il jouissait malgré ses heures dépressives chirurgicales, ses nonchaloirs isolés, perdus, perclus de plaies, de béances d'azur existenciales, de rester un être de devoir. Papa était un homme aux correspondances émotionnelles, mentales, avec lui-même, pétries, labourées d'ironies, de cynismes, d'humour enfanté par ce sentiment précieux, indispensable, vital, celui du recul et de la distance prise, intégrée, choisie, voulue, pour supporter et rester debout, devant les décantations horribles des destinées humaines, des voies séditieuses et leurs défaillances obsessionnelles, immenses, cassées, emperlant les chemins de la liberté humaine, la sophistique relationnelle des tissus de la Providence, les sourires arrosés, fracassés, par la supériorité des automatismes consciencieux de la pensée, des choix organiques, aux terminaisons des clartés bénitiers les gorges, les échine fourmillant par images, d'une constellation de tapisseries éthiques, pleines de plaisirs vécus, expérimentant les égologies photographiques des choix lucides, clairvoyants, de chaque âme éduquée à combattre et à communiquer, à substantialiser et devenir l'être ontologique, que chacun de nous érige en-soi et doit ériger en cristallisant ses parchemins identitaires spécifiques. La vie, papa, avant sa découverte de la gnose et de ses délices spirituels, vivait en bohémien de l'existence. Il n'aimait pas le monde. Il le fuyait. Il le regardait avec dégoût et adiposité de clarté élémentaire ! Il avait une mentalité d'indifférence noire voilée de mépris, de nerfs d'yeux assassins. Comme des poignards de chairs. Il avait, avant sa conversion, une idée bien précise et claire, technique, des pores dialectiques du monde avec ses ossements brûlés, cramoisis, aux squelettes abandonnés, désespérés, synthétisant la condition humaine. Les dermes de l'histoire ne représentaient point, selon

ses impressions, ses figurations, ses mélanges interrogeants, une beauté plastique pleine d'intérêts, de curiosités consumées, capitales, avec des végétations luxuriantes, chatoyantes, des progrès idéels, contemplatifs, propres à la pensée humaine et à ses grandeurs. Papa voyait le monde comme un esthète abandonné, perdu, fabricant de coquillages sans océan gonflé d'améthystes vieilles, sans larmes d'écumes blanches, étincellantes, sans crépuscules, dansant avec les traductions lointaines, imaginaires, des horizons de beautés pendus sous les violons éternels, aux roulements impersonnels incroyables, noyés sous les cataractes des cieux liquides. Papa fleurait avec des contritions de murmures, mais sans religion apparente, sans l'aumône d'un regard intentionnel. Il portait en lui, avant sa rencontre avec l'absolu, toutes les caractéristiques du croyant superbe, beau, empli d'esprit, de finesse, de subtilité, dans le regard, avec les choses et leurs transparences essentialistes. La découverte de Dieu avait créée, une communion transcendantale inespérée, prodigieuse, mélodieuse, débordant dans des liqueurs de vins lyriques, fêtés, fantasmés, des flaques de joies immatérielles, neuves, aux ivresses ineffables... lueurs d'Eden hurlant le firmament fécondé, communicant d'avec le rire personnifié du Dieu métaphysique, aux pâmoisons écho-graphiques ! Dieu, papa l'avait d'abord rencontré avec des larmes irrépressibles, inondées de pleurs brisés de positivités, de délivrances. Grâce à cette ouverture sublime métaphysique, surréalité d'offrande bouleversée, diapason des bienheureuses promesses de l'amour, cette trouée de lumière ayant provoqué en papa des états d'âmes dévorés de contemplations, de délices à converser avec les parchemins physiologiques de l'être supérieur, absolu. Avec les cathédrales fiévreuses du divin architecte... Papa, depuis sa liberté conquise, acceptait malgré tout mais sans comprendre pourquoi, le monde était égrené de chaos ou rutilé le mal. La

Réalité, dans toutes ses dimensions anatomiques, ses amplitudes données, ses vertiges pluriels, ses crises historiques à cycles mentaux descendant, mendicités des peintures ou danse la mort esthéticienne, les masques usurpés par le cours de l'histoire avec ses mensonges vitalistes, ses lèpres hypocrites, inavouées, cognitives, ses déguisements de lumières, n'étant que ténèbres révélées et obscurantismes, ses silences vécus criminels, intempestifs, ses musicalités nazistes, après des choses comme la shoa ou les tortures d'enfants. Le monde, dans ses immensités de lumières, ou dans ses délires ensanglantés criblés ou fermente le mal absolu, générait en papa une acceptation de la providence, de l'omnipotence divine, de la sagesse infinie du dieu chrétien. Il ne comprenait pas le pourquoi de la souffrance et du mal, mais il avait la conviction indéfectible, inébranlable, que le monde était entre les mains du Créateur. Il avait une âme précieuse, délicate, muée de bienveillance avec les hommes. Papa, en tant que père, alimentait avec moi des relations basées sur un équilibre, une éducation, une écriture expérimentale de la vie se caractérisant par le respect et la bienveillance, cherchant à me transmettre, à m'inculquer un regard, une biologie de la vie pleine de simplicité et de rigueur. Papa m'aimait intensément. Ensemble, nous partageons de très belles choses. Par exemple, nous allions régulièrement, en automne, chasser les champignons dans les forêts propices à leurs floraisons, à leurs fécondités. Nous nous lançâmes à travers la recherche de ses petits êtres végétaux aux charmes et aux beautés culinaires ! Les champignons nous les cueillions avec force volupté et gloutonneries. Ils avaient une certaine nature fascinatoire, car leur essence structurale de végétaux comestibles, émanait en soi quelque chose de lascif, de jouissif. Une certaine volupté se dégageait de ces êtres très singuliers, aux partages substantiels. D'autres souvenirs de mon enfance avec papa me